

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Französisches Lesebuch für die ersten Anfänger

Müchler, Johann Georg

Berlin, 1786

VD18 1203391X

Vierter Abschnitt. Kleine Briefe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-14607

Vierter Abschnitt.
Kleine Briefe.

Lettre I.

A Monsieur de B**.

Vous dites que mon style vous enchante, cela vous plait à dire; ce n'est pas un miracle qu'un jeune homme de sept ans écrive comme je fais; c'est comme les enfans écrivent, Je suis

Monsieur

Votre très-humble
et très obéissant serviteur
C. G. de R.

Lettre II.

A Monsieur de R**.

Monsieur mon très-cher Pere.

Oserois-je vous demander ce que Messieurs C** & de B** ont dit de ma lettre? Leur a-t-elle plu?
Dites

Dites-moi, s'il vous plait, ce qui en est. A qui l'avez-vous montrée, & qu'est-elle devenue? — Mon cher père, vous m'avez ordonné de vous écrire librement; c'est-ce que je fais.

Ma tante de D*** a lû aujourd'hui dans l'histoire de Lentz beaucoup de choses, qui regardent le Prince Léopold Maximilien, & la prise de Glogau.

Vous avez raison, mon très cher père, si je voulois encore aller chez Madame la Princesse, je ferois comme un écornifleur, ou un parasite, qui ne vient que pour souper, & je n'ai garde. Je suis

Lettre III.

A Monsieur de R.

Nos lettres de noblesse me plaisent fort, il y a tant d'éloges que je ne l'aurois pas crû. L'Empereur Léopold écrit mieux que l'empereur Joseph. Je trouve que l'Empereur Léopold écrit comme mon grand-père, & sa main est assez facile. Je crois que vous aimeriez mieux être gentil-homme vivant, qu'empereur mort; & moi je pense de même. Je suis

Lettre IV.

Encore une fois, j'ai de la peine à me persuader, que vous fassiez imprimer mes lettres; on riroit des productions d'un jeune auteur de sept ans. On ne sauroit non plus rien apprendre dans ses lettres, parceque tout le monde en fait plus que lui. Je n'aurois pas crû que la chose en valût la peine: cependant si vous en venez là, je vous en ferai infiniment obligé: car de voir mes propres pensées imprimées, cela me feroit un très-grand plaisir, un plaisir extrême, croyez-le bien. Je suis & ferai toujours

Lettre V.

A Madame de R**.

Vous aviez crû que notre cuisiniere gâteroit tous les plats, mais aujourd'hui nous avons eu un jambon & des fèves délicates. Hier les animaux à lard s'étoient éclipsés; la Mathis les a ramenés; mon père lui a promis de chaque cochon un boudin. Mandez-moi, s'il vous plait, les plaisirs que vous goûtez à O*** Avez-vous souvent été promener aux jardins? Je vous supplie de me répondre. Je suis

Lettre VI.

A Mademoiselle de G**.

J'ai été bien paresseux de ne vous point écrire, & je ne sçais quelle excuse alléguer que celle de la paresse. Je vous supplie de me le pardonner. Le Prince a invité ma mère à aller à O*** avec les Princesses pour quinze jours. Je n'ai point eu de maladie depuis le 6 de Février. Et vous, Mademoiselle, est-il permis de vous demander, comment vous vous portez? Monsieur mon grand-oncle est-il encore en bonne fanté? Je devinerois bien à quoi vous vous amusez: à écrire & à coudre; n'est-ce pas? Je suis

P.S. Je vous remercie des vers, que vous avez eu la bonté de m'envoyer: ils m'ont donné beaucoup de plaisir.

Lettre VII.

A Madame de R**.

Vous m'avez fait trop d'honneur de montrer ma lettre au Prince. Vous nous marquez, que le Prince avoit dit,

dit, que je n'avois pas fait une faute d'ortographe; c'est que j'avois eu la précaution de faire un brouillon. Je crois tout de bon, que le Prince J* G** & le Prince A* sont beaucoup plus sages que moi. Je fais de très-humbles remercimens à Mesdames les Princesses. Elles me font trop de grace de penser à un petit drôle comme moi. Je m'amuse avec mon père à écrire, à étudier, & à me promener. On enverra Curth chez Monsieur R**. J'ai fait vos complimens à mes tantes, à Mademoiselle nôtre gouvernante, & à mes frères. Je suis

Lettre VIII.

A Monsieur C**.

J'ai du chagrin, de n'avoir pû deviner votre énigme. Dites-moi, s'il vous plait, comment vous vous portez; marquez-moi vos correspondances. N'auriez-vous point quelque amante? mais je crois que vous ne me le direz pas. Faites-moi l'honneur de me répondre. Je suis

Lettre IX.

A Madame de R**.

Je veux croire, que vous vous portez encore bien; & si cela est, tant mieux. J'ai expliqué aujourd'hui un bel exercice; c'étoit un dialogue entre Solon & Anacharsis, dont je vais vous rendre compte. Solon étoit Grec & Anacharsis étoit Scythe. Anacharsis disoit, que combattre à la lutte n'étoit rien. Quel art en effet que celui de se jeter l'un & l'autre à terre, & de se rouler dans le sable, comme faisoient les athlètes, ou lutteurs! Anacharsis ajoutoit, que la mode des Scythes étoit préférable; c'est à dire d'épargner ses compagnons à la lutte, & de combattre les ennemis. Je suis

Lettre X.

A Mademoiselle de G.

Je suis tout glorieux de votre correspondance; mais à mon âge on n'en fait pas profiter; car il y a long-tems, que je ne vous ai écrit, non obstant la permission que vous m'en avez donnée. J'en profite aujourd'hui, pour vous dire, que le 30 Mars il y eut représentation d'une pièce, qui vous est connue, intitulée Silvia. C'étoit au théâtre de la cour. Il y avoit quatre acteurs: Silvia, qui fut représentée par Mademoiselle de B***, Amarillis, par Mademoiselle de B***, Tyren par Monsieur de B*** et Damon, qui étoit moi, votre très-humble serviteur. Nous soupâmes tous ce jour-là à la grande salle; le Prince y étoit présent avec toute sa cour. Je suis

Lettre XI.

A Monsieur de R**.

La description, que je vais vous faire de la fête du 8 de Septembre, jour de naissance de ma tante de D**, vous paroitra fort solemnelle. A diner nous eûmes des poulets rotis, de la salade de concombre, & du gateau; le tout fort délicat. Je me retirai ensuite chez moi, et j'eus la permission de revenir le soir. Vous m'aviez déjà permis d'aller chez Monsieur de B**, mais ma tante Henriette me retint. Monsieur de B** m'a fait des reproches de ce que je n'étois pas allé à la foire, mais je trouve à présent que ma tante de R** a raison. Pour le souper nous n'eûmes que du dessert; c'étoit des oublies, des gaufres, du pâte en pot, du gateau de prunes, des pêches, des raisins blancs & des raisins noirs, des prunes et des noix.

Vous

Vous ne devinerez pas les souhaits et les présens, que nous cinq avons fait à la tante de D*** les voici: Frédéric lui a souhaité une longue vie, & pour présent il lui a offert de bougies. Henri a souhaité que, quand ma mère relèveroit de couches, vous vinssiez diner avec elle chez ma tante. Le voeu d'Eugène a été, de pouvoir être sous la direction de la tante de D***. Henri et Eugène n'ont point fait de présens. Françoise n'a fait ni souhait ni présent. Voici le souhait, que je lui ai fait; c'est qu'elle puisse avoir plus de plaisir à l'avenir qu'elle n'en a eu jusqu'ici, sans pourtant que cela puisse la détourner de Dieu, puis après cette vie la vie éternelle. J'y ai joint un présent de cire noire. Je suis avec un attachement filial

Lettre XII.

A Monsieur le Capitaine de R**.

Quand je serai grand, je me ferai soldat dans votre compagnie; je vous recommande aussi mes frères, car je les aime. Mon père m'a dit que j'avois assez bien écrit ma leçon, ainsi j'ai l'honneur de vous la présenter. Je suis avec respect

Lettre XIII.

A Monsieur de R**.

A dire la vérité, j'aurois été fort aise, que les jeunes Princes J* G** et A** fussent revenus plutôt de grand K** car j'aurois trouvé bien du plaisir à vous revoir de bonne heure, pour causer un peu avec vous, et écrire dans le recueil latin. Ainsi croyez bien que je vous aime de tout mon coeur, et que je suis

E ;

Let

Lettre XIV.

A Mademoiselle Henriette de R**.

Il faut que je vous remercie de tous les biens, que vous nous faites: je crois, que vous avez dépensé plus de 100 écus en présens pour nous regaler. Je vous en fais mes très-humbles remerciemens. Je n'ai pas trouvé le dé dans aucun des endroits, que vous m'avez nommés. Je suis avec beaucoup de respect

Lettre XV.

A Monsieur de R**.

J'ai remercié les tantes de leurs bienfaits, et je vous prie de les en remercier de jour en jour. Savez-vous ce que les tantes ont dit hier? C'est que vous déviez faire venir les payfans nos fermiers. Elles vous remercient en même tems pour la somme que vous leur avez envoyée. Je suis

Lettre XVI.

A Mesdames, mes très chères tantes D. L*** et H** de R**.

Ce paquet est envoyé franco par Frédéric de R. messager et commissaire, et doit être delivré dans l'antichambre.

Il faut que je vous fasse mes excuses de ce que je ne suis pas venu aujourd'hui, bienque ce soit mon tour. Je suis un peu malade; j'ai la colique, la toux, et des maux de tête. Le fruit ne seroit pas un regal pour moi, je n'en oserois manger. J'ai été tout le jour au lit: et je n'ai point d'autre compagnie que mes livres.
Le

Le Sandrart et l'Ovide font à présent mes plus grands amusemens. Mon père a des lettres à expédier; ma mère et Mademoiselle font allées en ville et mes freres ne se souviennent pas de moi. Je veux donc prier ma cousine de venir un peu me voir. Ne foyez pas en peine de moi. Je ne sçauois plus écrire; les mains me font trop mal. Je suis

Lettre XVII.

A Monsieur de R**.

Oh! que les projets des hommes sont vains! Je crûs hier tout de bon que j'irois aujourd'hui à l'église remercier Dieu de la grace, qu'il m'avoit accordée, de me rétablir de ma maladie. Je croyois encore pouvoir aller chez son Altesse Madame la Princesse, pour la remercier de tout le bien qu'elle m'a fait. Mais mon projet est avorté, comme ceux de la pluspart des hommes, qui désirent fortement une chose, et que cette chose se réduit à rien. Je me sens trop mal aujourd'hui, pour aller faire ma cour. Je ne sçais si c'est Minerve, qui m'inspire ces pensées, et j'ignore aussi si elles sont bonnes; mais je sçais bien que ma tête est fort pêsante, et que je ne saurois plus écrire. Je suis

Lettre XVIII.

A Monsieur de R**.

Oh! que je serai bien aise, quand vous ferez de retour de votre voyage! Cependant je vous supplie de penser un peu à moi, pauvre malade, et de vous ressouvenir de ce que Mr. de B*** vous a dit, d'embrasser la petite fille de douze ans. Je suis curieux de savoir la réplique qu'elle aura faite, et si elle a été bien honteuse. J'ai ouï dire, que lorsque vous vous habil-

lates, pour partir, Matz avoit flairé à vos manchettes, à votre habit, et à toutes vos hardes. Ma mère, Matz et moi sommes fort tristes. Quand vous serez de retour, faites-moi le portrait de la petite fille du logis; j'aimerois bien la voir; mais si j'étois allé avec vous, cela auroit eu l'air d'un petit-maitre. Il a passé aujourd'hui quelques Prussiens pour escorter les commissaires, qui n'ont pas voulu partir seuls, à cause des Autrichiens. Je fais ici un in folio comme Sandrart; s'entend à l'égard du format, mais non pas à l'égard du livre. Adieu, mon très cher père; je vous attends avec impatience, et je suis de toute l'effusion de mon cœur

Lettre XIX.

A Monsieur de R**.

La tante Henriette m'a ordonné d'écrire à l'oncle de R**. Il faut donc commencer cette lettre aujourd'hui: car c'est pour le jour de sa naissance. La politesse exige ce devoir; et j'y suis obligé par reconnoissance, car il m'a fort loué. Mon oncle est un bon vieillard, qui a rendu des services au Roi, et qui lui en rendra encore. La lettre ne sera pas longue: j'allèguerai pour excuse, que je suis malade, car je le suis en effet. Je veux commencer cette lettre à quatre heures, et je finis celle-ci, en vous assurant de l'attachement inviolable avec lequel je suis

P. S. Oserois-je prier le petit S** de venir me voir demain? Dites oui, ou non, je vous prie.

Lettre XX.

A Monsieur de R**.

Souffrez que je vous conte un histoire touchant mon frère Frédéric. Il a crû m'attraper par un mensonge, et

et voici comment. Je lui demandai l'autre jour s'il vouloit aller chez nos tantes, ou si je devois y aller pour lui; car les tantes nous avoient laissé le choix. Il me répondit que je pourrois y aller, si je voulois. J'y allai donc, et quand je fus devant la porte de leur chambre, je contre-fis la voix de Frédéric, en disant: Meine liebe Tanten etc. Quand elles virent que c'étoit moi, elles se mirent à rire et ne voulurent pas croire que mon frère l'eut permis. Je leur protestai que la chose étoit ainsi; mais on ne voulut pas m'en croire. On fit venir la Vorbrode force de glinglix, et on envoya demander à Frédéric, s'il étoit vrai qu'il m'eût permis de venir chez nos tantes. Frédéric arriva en personne et nia le fait. Les uns prenoient le parti de Frédéric, les autres le mien, mais Frédéric eut le plus grand nombre de voix; et il n'y eut que la tante de D** qui se rangea de mon côté. J'étois fort embarrassé et en peine de savoir, comment la chose se termineroit. La tante L** vouloit à tout moment que je demandasse pardon à mon frère, et moi je refusois de le faire, parce que j'étois fondé en raison. Enfin les tantes firent fermer toutes les portes à la clef pour m'empêcher de m'évader, car mon intention étoit de m'en retourner au logis. En suite nous nous mimes à table, qui fut assez bien servie; mais craignant de charger mon estomac je ne mangeai que très peu, et je ne touchai point au roti. Quand nous eumes diné, on me fit lire quelques passages dans la bible. Pendant que je lisois, Frédéric déclara qu'il m'avoit permis de venir voir mes tantes. Alors elles me plainrent du tort qu'on m'avoit fait, et condamnèrent publiquement mon frère. Voilà comme cette petite tragédie se termina. Je suis

Fünfter Abschnitt.
Lebensregeln.

Pensées.

I.

Mon père m'a instruit à ne pas croire que je sçusse déjà ce que je ne commençois que d'apprendre, car plusieurs seroient devenus savans, s'ils n'eussent cru savoir déjà ce qu'ils ignoroient encore.

2.

Ma mère m'a toujours formé à la piété, et m'a fait comprendre que l'homme n'étant qu'un peu de poussière, où l'ame est renfermée, et qui se retire quand le corps est vaincu par la maladie, cet homme est très-malheureux, lorsqu'il n'est pas soutenu par l'amour de Dieu. L'amour de Dieu est le commencement de la sagesse.

3.

Ma tante I. de Raumer m'a souvent dit: qu'il ne faut j'amaïs s'arroger la préférence sur ses égaux.

4.